

BIOGRAPHY

Charles RICHET



La Gloire

de

PASTEUR

a Sir Henry Wolcott

In admiration & remembrance

Charles Ritchie



PASTEUR DANS SON LABORATOIRE

PAR EDELFELT

Charles RICHET



La Gloire

de

PASTEUR

(prix de poésie de l'Académie
française)

34223



LA GLOIRE DE PASTEUR

par M. CHARLES RICHET

Enfant! Il ne faut pas que ta jeune âme oublie
Par quels bienfaits sacrés tout le passé nous lie
A ces maîtres puissants, dont le fécond effort
A su vaincre pour nous l'ignorance et la mort.
... Allons! Viens avec moi! Regarde! Admire! Écoute!
Et que ton cœur troublé, pour qui tout est nouveau,
Sous les arceaux muets de cette sainte voûte,
S'émeuve de Pasteur, couché dans ce tombeau!

O mon fils! Tu sauras trop tôt quelle misère
Attend l'homme, jeté faible et nu sur la terre!
A mille durs travaux le sort l'a condamné,
Depuis l'heure fatale où, chétif, il est né!
Les vices, les remords, le froid, la faim, la guerre,
Tout un hideux troupeau sur lui s'est déchaîné.
Or, parmi les douleurs dont il sent la blessure,
Celle qui va marquer la plus âpre morsure
C'est l'inflexible mal qui le cloue en un lit,
Et, riant sans pitié de l'être qu'il torture,
Le tient par la souffrance et la fièvre avili!
Donc, dès ses premiers pas, l'humanité tremblante,
Effarée, et pleurant sous des tourments cruels,
A jeté sur sa chair un regard d'épouvante,
Et, suppliant des Dieux que sa faiblesse invente,
A demandé secours à d'impuissants autels!
Les sorciers, les devins, les augures, les mages,
Dans l'ancre des rochers, sur les sommets des monts,
Créaient pour nos terreurs les courroux des démons,
Et les temples fumaient d'inutiles hommages.

L'ignorance restait, morne et froid Océan !
Car rien n'était connu. Rien ne vivait encore !
Hippocrate et Broussais ; Virchow et Pythagore ;
C'est toujours le mystère, et toujours le néant !
Quels souffles empestés, venant de quels abîmes,
Désignent, pour frapper au hasard, leurs victimes ?
Lesquels ? Pourquoi ? Comment ?

Pasteur l'a révélé.
On n'avait rien compris avant qu'il n'eût parlé.

Dans le sol, les fleuves, les airs,
Aux sables brûlants des déserts,
Dans les montagnes, dans les mers,
Dans nos maisons et dans nos villes,
Portés par les flots et les vents,
Se cachent des germes vivants,
Atomes subtils et mouvants,
Soustraits à nos regards débiles !

Ils sont partout : dans le chemin,
Sur nos habits, sur notre main,
Entourant le pauvre être humain
De leur ardente pourriture !
Toujours jeunes et toujours forts,
Ils envahissent tous les corps,
Ceux des vivants et ceux des morts ;
Ils sont les rois de la nature.

A chaque geste, à chaque pas,
Ces ennemis qu'on ne voit pas,
Infectent jeux, amours, repas,
De leur vie effrayante et sombre :
Et, minuscules vibrions,
Lancent sur nous par millions

Leurs invisibles légions.

Ils ont l'immensité du nombre !

Tout ce monde inconnu, Pasteur l'a deviné.

Une parole simple, et puissante, et hardie,

A rendu l'espérance à l'homme infortuné !

« *Sans parasite, il n'est jamais de maladie* » !

Non, malgré leur labeur, jamais, à nul moment,

Les merveilleux ressorts de l'humaine machine

Ne seront en péril tant qu'un lâche ferment

N'aura pas mis en eux le trouble et la ruine.

Et, pendant de longs jours, d'un souple mouvement,

Le cœur, sans se lasser, battra dans la poitrine.

Le sang ira chercher la substance de l'air

Pour déverser en paix l'énergie à la chair,

Et, sans qu'un seul instant l'âme soit offensée,

Le cerveau généreux répandra la pensée !

Mais qu'une spore, un germe, un microbe vainqueur

Pénètre imprudemment dans le sang de nos veines,

Et que le sang, lancé par la force du cœur,

Dépose en nos tissus ces trop fécondes graines...

C'en est fait... Le malheur entre dans la maison !

Précipitant en nous sa croissance funeste,

Typhus ou choléra, tuberculose ou peste,

Le parasite affreux distille son poison !

Dans nos corps, qu'il épuise, il fixe son repaire,

Il engendre sans fin des fils pareils à lui,

Dans nos tissus l'engeance exécrationnelle prospère ;

Et l'homme dévoré s'enfonce dans la nuit !...

Donc désormais le mal n'est plus un spectre, un rêve,

Le Farfadet qui rôde aux ténèbres du soir,

L'Ange exterminateur qui frappe avec le glaive.

Il est réel. Il vit ! Et nous allons le voir !

Dans ce vaste édifice entrons. Des salles claires,
Aux parois que tapisse un glorieux décor,
Microscopes, creusets, balances, filtres, verres,
Là l'œuvre de Pasteur se continue encor !
Et cependant le Maître, en sa féconde vie,
Au cours de la recherche ardemment poursuivie,
N'avait jamais connu que des réduits obscurs
Étroitement bornés par quatre tristes murs !
Hélas ! Fragilité de toute joie humaine !
Cet Institut Pasteur, Pasteur y fut à peine !
Et c'est comme un remords.

Mais voyons l'ennemi,

Il est là, végétant dans ces flacons de verre,
Timide, obéissant, pacifique, endormi !
Voilà ce que Pasteur a fait du grand mystère !
Ainsi qu'un grain de blé germant dans le sillon,
La maladie ! elle est vivante en ce bouillon...

Donc, tenant en ses mains le mal qui le décime,
L'homme est enfin le maître ! Il n'est plus la victime !
Comment ? Par quel miracle ? Écoute !

Il est un mal

Qui sévissait jadis sur un humble animal...
Ces papillons légers dont le ver fait la soie
Succombaient, ravagés par ce mal inconnu,
Et le chancre cruel dont ils étaient la proie
S'étendait, grave et lourd, quand Pasteur est venu !
Il voit dans les cocons d'infimes corpuscules,
Mêlant leur forme impure aux vivantes cellules ;
Il regarde ; il comprend ; il dit : le mal est là !
Et soudain il conçoit — car il n'est rien qu'il n'ose —
Quand ce premier microbe à lui se dévoila,
Que de tous nos malheurs le microbe est la cause.

Mais la chaste routine était là, qui veillait :
Comme un hibou craintif redoutant la lumière,
La vieille médecine au regard inquiet,
Unissait ses erreurs aux erreurs du vulgaire,
Et, n'ayant rien compris au Maître, le raillait !

Honneur à toi, Lister, qui, seul dans cette foule,
T'opposant aux clameurs des savants et des sots,
Pendant qu'un vain torrent de critiques s'écoule,
En admirant Pasteur, sus dompter nos fléaux !
Lister, honneur à toi, dont le savant génie
A fait de toi l'égal des plus fiers conquérants !
Qu'un autre, dans sa chaire, ignore, attaque et nie,
Toi, courbé sur le lit des blessés, tu comprends !
Puisque en toute poussière est un germe funeste,
Si, contre un tel contact, on ne la défend pas,
La blessure reçoit ce germe qui l'infeste,
« Et toute plaie ouverte est ouverte au trépas ! »

Fièvre des opérés ! Abcès ! Phlegmons ! Gangrènes !
Tétanos, qui distords en affreux tremblements,
Pus hideux, qui corromps le sang pur de nos veines,
On ne vous verra plus, ô sinistres ferments !
Et nous ne verrons plus la livide accouchée
Brûlant sous les frissons qui font craquer ses os.
Elle serre en ses mains sa mamelle séchée...
L'enfant crie, et la mort sur la mère est penchée...
Et les sombres cyprès croissent près des berceaux !
Nous ne vous verrons plus, ô lamentables maux !

Avais-tu deviné, Maître, qu'en ta patrie
Allait couler à flots le sang de nos enfants ?
Et qu'il faudrait garder à la France meurtrie
Que frappe, sans l'abattre, un César en furie,
Tous ces nobles héros blessés et triomphants !

Avais-tu deviné, bienfaiteur et prophète,
Que, pour être tombés, ils ne vont pas périr !
Ils couraient au combat comme pour une fête,
Mais déjà, grâce à toi, la guérison s'apprête,
Et les jeunes rameaux pourront encor fleurir.

Qui comptera jamais dans l'histoire du monde
Le prix de tels bienfaits semés sur les mortels ?
Ce qu'un Pasteur conçoit, un Lister le féconde !
Nuls Dieux n'ont mérité de plus justes autels !

Et moi ! J'ai vu, mon fils, en un jour grandiose,
— La Sorbonne en est fière, et ne l'oubliera pas...
Nos yeux sont pleins encor de cette apothéose —
Le grand Pasteur serrant Lister entre ses bras !

Or, malgré ce triomphe, il travaillait sans trêve !
Et voici que des faits étranges, inouïs —
La vérité parfois sait dépasser le rêve —
Apparaissent soudain à ses yeux éblouis !
Prodige ! Ce ferment dont la fureur nous brave,
On lui peut arracher son pouvoir destructeur ;
L'implacable ennemi n'est plus qu'un vil esclave.
Comme un fauve assoupli sous la main du dompteur,
Le microbe féroce obéit à Pasteur !
Il ne vient plus porter l'opprobre et la ruine !
S'il fait encor le mal, c'est un mal innocent ;
Par les heureux poisons qu'il verse dans le sang
— O Nature ! O Splendeur ! — il protège ! il vaccine !

Vaccine ! Grand bienfait par Jenner inventé !
Jenner dut, dans sa tombe, en frémir de fierté !

Parfois sur les troupeaux un mal terrible frappe !
A l'infâme fléau nul bétail ne réchappe !
Bœufs, génisses, moutons, tous tombent à la fois...
Et l'horreur se répand dans les champs et les bois !

Ce mal, c'est le charbon, et la cause, un bacille!
Un petit bâtonnet, robuste, infime, habile,
Effrayant de vigueur et de fécondité!...
Eh bien! ce monstre affreux, Pasteur le rend docile...
Il le force à vieillir en domesticité...
Alors, vieillard usé qui devient débonnaire,
Ce bacille, jadis si méchant et si fort,
Ne peut plus rien donner qu'un malaise éphémère;
Un peu de fièvre... assez pour sauver de la mort.
Car il a déversé dans le sang des toxines,
Dont la force s'oppose au jeune envahisseur.
Nous avons le secret de toutes les vaccines:
« Tout microbe affaibli devient un défenseur! »

Mais ce n'est pas assez! Une gloire suprême
Va, pour ce grand vainqueur, allumer son flambeau,
Au déclin de ses jours le génie est le même...
Et son dernier effort est encor le plus beau.
La dernière pensée est encor la plus belle.
Pour sauver deux enfants elle triomphera.
L'un est fils de l'Alsace, et l'autre, du Jura!
— L'Alsace! Le Jura! Chers à son cœur fidèle!
Puisse-t-il conjurer par une arme nouvelle
Le mal impitoyable et le trépas certain!
Meister d'abord, et puis Jupille, au fier courage:
Le chien qui l'a mordu l'infesta de sa rage;
Rien ne va donc troubler l'arrêt du noir destin?
Pourtant il ne faut pas que le brave enfant meure.
La science, elle aussi, fera tout son devoir!
On va lutter pour lui jusqu'à la dernière heure;
Car le savant n'a pas le droit au désespoir...
Alors, Pasteur, penché sur la fatale plaie,
Tente un nouveau vaccin dont l'audace l'effraie.
Qui sait si ce n'est pas un rêve décevant?
...Non!... La rage est vaincue, et Meister est vivant!

Un grand souffle de gloire a passé sur la France!

Mon fils! Ce ne sont là que récits imparfaits.
Tous ces trésors de vie et ces nobles bienfaits
Ne sont rien au regard de la vaste espérance.
Car un monde nouveau s'est ouvert et s'avance.
L'antique médecine en peut pâlir d'horreur;
Son long passé n'est rien. Tout commence à Pasteur!
L'infiniment petit, dont l'ombre nous enserre,
Il faut, science en main, lui déclarer la guerre,
Par le fer et le feu détruire nos bourreaux,
Et, puisqu'ils sont vivants, mettre à mort les fléaux.
N'ayons point de pitié pour le microbe infâme.
Allons dans les taudis abjects de nos cités!
Dans tous ces nids impurs osons porter la flamme.
Nos respects pour le mal sont des complicités.

O Maître! Grâce à toi la lutte est engagée
Par d'illustres savants, en ton nom dirigée!
Mais qu'ils soient Metchnikoff, Duclaux, Roux, Villemin,
Chacun de leurs travaux s'ajoute à ton histoire.
Ils ne font que marcher, Maître, dans ton chemin:
Ils sont étudiants de ton laboratoire,
Et leur gloire splendide est fragment de ta gloire.
Ainsi que tout chimiste est fils de Lavoisier,
Ils sont fils de Pasteur, car tu vins le premier

Pasteur et Lavoisier! O Patrie! O ma mère!
Continue à verser ton esprit créateur!
Et le monde étonné que ton génie éclaire
Unira ces deux noms: Lavoisier et Pasteur!

Un soir la douce mort le toucha de ses ailes.
En le fier apogée où sa gloire le met,
Croyant, comme Socrate, aux choses éternelles.
Il sourit, entouré des êtres qu'il aimait!

Le jour finit... Quittons cette auguste demeure!
Mais, avant de partir, jette un regard, enfant,
Sur ce tombeau qui nous émouvait tout à l'heure.
Car c'est moins un cercueil qu'un autel triomphant!
La crypte est bien étroite, et bien humble est l'asile!
Mais, fût-il vaste autant que Paris, la grand'ville,
Eût-il cent tours d'airain et cent portiques d'or,
Il serait trop modeste et trop étroit encor
Pour abriter tous ceux dont l'ardente prière
Devrait, reconnaissante au maître vénéré,
Sous les arceaux vibrants de cet abri sacré,
En un hymne d'amour monter vers la lumière.



TOMBEAU DE PASTEUR
DANS LA CRYPTÉ DE L'INSTITUT PASTEUR

